

—Donc, le docteur Abel travaillait.

On frappa à la porte du cabinet, et quand le vieillard eut dit : entrez, la porte s'ouvrit et le valet de chambre avança la tête.

—Que voulez-vous ? demanda le docteur.

—Monsieur, c'est une dame qui désire vous entretenir un instant.

—Mais ce n'est pas le jour de ma consultation.

—C'est ce que j'ai dit à cette dame, mais elle m'a répondu qu'elle se portait bien et que c'était pour une tout autre consultation qu'elle désirait voir monsieur le docteur.

—Ah !

Le valet de chambre, qui était entré dans le cabinet, tendit à son maître une carte de visite.

—Madame Joubert ! lut le docteur.

S'adressant au domestique, il lui dit :

—C'est bien, je vais recevoir cette dame ici, faites la entrer.

Mme Joubert fut introduite dans le cabinet.

—Monsieur le docteur Chevriot me reconnaît-il ? demanda-t-elle.

—Parfaitement, madame ; j'ai eu l'honneur de vous rencontrer une fois à Vaucresson chez Mme Clavière ; vous êtes la mère de M. Edmond Joubert qui, comme vous, madame a donné à Mme Clavière, dans une douloureuse circonstance, des témoignages de très vive sympathie.

Mais veuillez vous asseoir, madame, ajouta le docteur en approchant un fauteuil de la cheminée.

Mme Joubert s'étant assise, M. Chevriot crut devoir attendre qu'elle reprit la parole.

Mais la voyant très émue, hésitante, gênée, il lui dit avec bonté :

—Je ne suis pas un étranger pour vous, madame, vous pouvez parler ici sans contrainte.

—Monsieur le docteur, je viens à vous comme on va vers un ami.

—Je vous en remercie, madame.

—Vous voyez mon émotion, monsieur, et vous devinez que je suis embarrassée ; c'est que je fais auprès de vous une démarche extrêmement délicate ; mais elle m'était imposée dans l'intérêt d'une personne qui m'est chère.

—Eh bien, madame, de quoi s'agit-il ?

—D'abord de Mme Clavière.

—De Mme Clavière ? fit le docteur étonné.

—Vous êtes son ami.

—Oui, madame, je suis son ami, et j'estime que d'avoir donné mon affection à cette jeune femme est un des rares bonheurs que j'aie eus dans ma vie.

—Mme Clavière a aussi pour vous une grande amitié.

—Cela se comprend, madame cette jeune femme est sans famille ; il lui arrive parfois de m'appeler son père et moi, souvent, je l'appelle ma fille.

—Vous la connaissez depuis longtemps ?

—Non, pas depuis longtemps ; mais il me semble que je l'ai toujours connue ; aucune de ses pensées ne m'est jamais cachée et son cœur est pour moi un livre ouvert. Je l'ai connue jeune fille, madame, et j'ai été à son mariage un de ses témoins.

—Je sais, monsieur le docteur, que M. André Clavière a épousé Mlle Marie Sorel ; je sais, également, que vous avez été un des témoins de ce mariage.

—Comme médecin et comme ami, madame, j'ai assisté aux derniers moments d'André Clavière.

—Et vous connaissez la cause de ce duel qui a été si fatal à M. Clavière ?

—Oui, madame, je la connais.

—Monsieur le docteur, je vous demande pardon d'entrer dans de pareils détails.

—Vous n'avez pas de pardon à demander, madame, du moment que je réponds à vos questions.

—Vos paroles m'encouragent à continuer, monsieur le docteur.

—Continuez, madame.

—Je connais un peu le passé de Mme Clavière ; mais il y a dans ce passé bien des choses qui me paraissent obscures.

—Ah !

—Vous pourriez me demander de quel droit je me suis permis de plonger un regard curieux dans la vie de Mme Clavière, vous ne le faites pas ; mais tout à l'heure, monsieur le docteur, je vous le dirai. Permettez-moi de vous adresser de nouvelles questions.

—Faites, madame.

—Pourquoi M. André Clavière a-t-il épousé Mlle Marie Sorel ?

—Pourquoi, madame ? mais parce qu'il l'aimait, parce qu'il l'adorait André Clavière et Marie Sorel, nés dans le même pays, étaient des amis d'enfance. La mère de Marie avait été la nourrice d'André. Jeunes, ils étaient un peu comme frère et sœur. Plus tard, la fillette ayant grandi, André, de huit ans plus âgé qu'elle, l'aima d'amour.

Pendant quelques années, ils furent séparés par la fatalité. Devenu orpheline, Marie vint à Paris, chez sa tante et sa marraine, qui était couturière.

Malheureusement pour la jeune fille, sa tante vint à mourir ; ne pouvant s'accorder avec le mari de cette dernière elle le quitta.

—C'est alors qu'elle entra chez un confiseur comme demoiselle de magasin ?

—Oui, madame. Pendant ce temps. André Clavière était à Dijon, premier clerc d'avoué. A son tour, le jeune homme perdit son père. Il était comme Marie, orphelin, et, comme elle, il n'avait plus aucun proche parent. Libre de ses actions, il abandonna l'étude de son avoué et vint à Paris retrouver celle qu'il qu'il aimait.

Le malheureux jeune homme n'était à Paris et marié depuis quelques mois lorsqu'il se prit de querelle avec le baron de Simiane ; vous savez ce qu'il en advint.

—Et la cause de cette querelle, monsieur le docteur ?

—M. de Simiane avait gravement offensé Marie Sorel.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Mme Joubert, la tête inclinée, resta songeuse.

—Où veut-elle donc en venir ? se demandait M. Chevriot.

Se redressant, Mme Joubert reprit :

—Monsieur le docteur, si vous aviez un fils et si votre fils voulait épouser la veuve de M. André Clavière, y consentiriez-vous ?

Enfin M. Chevriot comprenait le but de la visite de Mme Joubert.

Il répondit avec gravité :

—Madame, si j'avais un fils et si mon fils aimait la veuve d'André Clavière et en était aimé, je lui dirais sans hésiter, sûr du bonheur de sa vie : Epouse-la.

—Et pourtant, monsieur, vous savez que Mlle Marie Sorel avant son mariage aimait M. le comte de Rosamont et qu'elle l'aime peut-être encore ?

—Oui, madame, la fiancée du comte de Rosamont, qui s'était fait aimer par fraude, en lui cachant son véritable nom. Mais j'oubliais cela pour ne voir que ce qu'est aujourd'hui la veuve d'André Clavière, pour admirer une femme incomparable, la plus parfaite des créatures.

—Je reconnais, monsieur le docteur, que Mme Clavière est une femme incomparable ; sa beauté...

—Oh ! s'écria M. Chevriot, interrompant Mme Joubert, laissons sa beauté ; mais il y a son cœur, madame, son grand et noble cœur !

—Sans doute, monsieur, Mme Clavière possède d'admirables qualités ; mais il y a un enfant.

—Eh bien, oui, il y a un enfant ; est-ce qu'il n'est pas permis à une veuve d'avoir un enfant ?

—Monsieur le docteur, Mlle Sorel était pauvre et il est évident que M. Clavière, qui l'aimait, l'a épousée afin de la faire son héritière ; mais s'il avait su qu'elle aimait un comte, lui aurait-il donné son nom ? Et puis, ce nom, comment Mlle Sorel a-t-elle pu l'accepter ?